

Des femmes belges assistent dans ses derniers moments un soldat grièvement blessé (« The Graphic »).

Les Allemands avaient pris possession du ministère de la Guerre. Dans les autres départements, les fonctionnaires étaient encore à leur poste.

L'ennemi n'oublia pas non plus la Caisse de l'Etat.

Un officier et deux hommes se présentèrent avec un fourgon à la Banque Nationale où M. Van der Rest, vice-gouverneur, leur expliqua avec un calme parfait que la Caisse de l'Etat n'avait pas de fonds, mais beaucoup de dettes. Il le prouva par des documents irréfutables.

Des canons avaient été postés devant le Palais de la Nation, le Cinquantenaire, le Palais de Justice et à la place Rogier. On remarquait déjà des soldats portant le brassard de la « Polizei », mais les espions en habits civils qui se mêlaient à la foule, l'œil inqui-

sité et l'oreille aux aguets, étaient autrement redoutables. Parmi ces individus un grand nombre avaient séjourné parmi nous, parlaient notre langue, connaissaient nos coutumes.

C'est ainsi que les soldats qui fouillaient les bureaux ministériels étaient accompagnés d'un électricien allemand qui avait jadis placé la canalisation dans ces locaux.

Les gares fourmillaient de troupes.

Dans le parc, fermé au public, on apercevait toutes sortes de véhicules. La rue de la Loi avait été barricadée en face des ministères.

M. Max invita la population à ne plus stationner devant les cantonnements.

L'ennemi réquisitionnait à tour de bras et de nom-

L'AVALANCHE GRISE TRAVERSE LA BELGIQUE



Von der Goltz Pacha, le premier gouverneur
de la Belgique occupée

breux habitants étaient dépossédés de leurs biens, de leurs véhicules et de leurs chevaux en échange d'un bon.

Von Bulow jugea nécessaire de donner un nouvel avertissement à la population : il publia les faits qui s'étaient déroulés à Andenne, à sa façon évidemment.

Les Bruxellois étaient sevrés de nouvelles. Il est vrai que l'on introduisait clandestinement des journaux d'Anvers et de Gand dans la capitale, mais le grand public ne les recevait pas. Aussi les bruits les plus fantaisistes circulaient par la ville. Sans vouloir les répéter ici, nous tenons cependant à en donner un spécimen.

Le 21 août on racontait que les Français approchaient de la ville et qu'on allait se battre dans les rues. D'aucuns prétendaient avoir vu les Alliés. Les agents de police engagèrent les gens à rentrer promptement chez eux et aussitôt les trams furent pris d'assaut. La bonne nouvelle se propagea comme un feu de poudre. Les Tramways Economiques suspendirent leur service et dans les faubourgs de nombreux habitants se préparaient déjà à une entrée triomphale.

Bruxelles devait être libéré le jour même. Les Allemands s'étaient laissé prendre au piège. Du reste, on avait toujours dit qu'on finirait par les battre et que les Alliés les affaieraient à un endroit propice pour les écraser.

Mais bientôt cette joie fit place à une amère déception.

A Berchem-Sainte-Agathe, des Allemands avaient forcé des habitants à creuser des tranchées. Des compagnards s'étaient enfuis à Bruxelles pour échapper à cette corvée répugnante. Etait-ce là l'origine de la nouvelle ?

Des bruits analogues se répandirent à maintes reprises. Quoi d'étonnant ? On croit si volontiers ce que l'on désire. Et que savions-nous de la guerre ?

En Allemagne, l'occupation de Bruxelles fut considérée comme un fait d'armes sensationnel.

La « Volkszeitung » écrivait à ce sujet : « Après une résistance désespérée de l'armée et de la population, nos soldats se rendirent maîtres de Bruxelles. »

Nous donnerons plus loin de plus amples détails au sujet de l'occupation de la capitale par les Allemands. Mais il est temps de retourner à notre propre armée.

La Belgique centrale était donc au pouvoir des Allemands.

Le dernier fait d'armes de notre armée, que nous avons décrit, fut le violent combat d'arrière-garde, près d'Aerschot. Diest était déjà occupé, à ce moment. Une poignée de carabiniers cyclistes y avaient retenu pendant quelque temps les Allemands. Suivant son habitude, l'ennemi fit passer sa colère sur la population sans défense, notamment à Schaffen et à Molestede.

Le curé de Schaffen fit la déposition suivante devant la commission officielle d'enquête :

« Les Allemands sont arrivés à Schaffen, le mardi 18, vers 9 heures, comme un essaim. Ils ont mis le feu à 170 maisons. Un millier d'habitants sont sans maison. La maison communale et la cure sont parmi les maisons brûlées. 22 personnes au moins ont été tuées sans motif aucun. Deux hommes ont été enterrés vivants la tête en bas (les nommés Macken et Loods) en présence de leurs femmes ; les Allemands m'ont pris dans mon jardin, ils m'ont lié les mains derrière le dos. Ils m'ont maltraité de toutes façons ; ils ont préparé pour moi une potence, disant qu'ils allaient me pendre ; un autre m'a pris par la tête, le nez, les oreilles, faisant le geste de me couper les membres ; ils m'ont contraint pendant longtemps à regarder le soleil. Ils ont brisé les bras du forgeron, qui était prisonnier avec moi, et puis l'ont tué. A un moment donné, ils m'ont forcé à pénétrer dans la maison du bourgmestre qui brûlait, puis m'en ont retiré. Cela a duré toute la journée. Vers le soir ils m'ont fait regarder l'église, disant que c'était la dernière fois que je la verrais.

Vers 6.45 heures ils m'ont relâché, en me frappant avec des cravaches de cavalier. J'étais en sang et je gisais sans connaissance. A ce moment, un officier me fit relever et m'ordonna de partir ; à quelques mètres de distance ils tirèrent sur moi. Je tombai et restai pour mort. Ce fut mon salut.

Ils avaient prétendu qu'on avait tiré de la tour, ce qui était faux puisque la porte de l'église était fermée et que ce sont eux qui l'ont enfoncée, ne trouvant personne à l'église.

Avant de m'avoir relâché, ils avaient pris le drapeau belge ; ils l'ont déchiqueté en petits morceaux.

Toutes les maisons brûlées avaient, au préalable, été enduites de naphte et de pétrole qu'ils emportent avec eux. »

Un habitant de Schaffen et un vieillard de Molestede furent brûlés vifs. Les bourreaux trouvèrent à Schaffen une mère et sa fillette cachées dans un égout ; ils les tuèrent toutes les deux. Un enfant de neuf ans fut également abattu d'un coup de feu.

François Olyff, qui visita les environs de Diest peu après ces événements, raconte ce qui suit dans son livre « La Belgique sous le joug » :

« De Schaffen à Meldert, les maisons ont été les unes brûlées, les autres respectées, un peu au hasard.

Entre Meldert et Lummen, c'est encore une suite de maisons épargnées ou détruites.

Nous descendons dans Lummen devant le château de Mme Verwilgen qui est intact. A une des fenêtres flotte un immense drapeau blanc. Des drapeaux semblables, mais composés d'un morceau de linge cloué à une perche, se voient fréquemment aussi aux toits de chaume ou de tuile, partout où l'ennemi a passé, et témoignent des intentions pacifiques des habitants.

Nous passons devant la Croix-Rouge installée au local des Fanfares. La façade en a été criblée de balles. A partir de là, toutes les maisons, à l'exception de la poste, sont détruites des deux côtés de la route et jusqu'à la place. L'église est intacte : on a essayé d'en enfoncer la porte, mais le feu ne l'a pas atteinte. Du vaste presbytère à côté, il ne reste que les murs. La rue de la Station est totalement détruite également. Sur la place, l'hôtel communal, le couvent, la maison du secrétaire, un petit café joignant la maison communale et les demeures adjacentes, jusques et y compris celle de l'instituteur Thielens, sont encore debout ; tout le restant a dis-



La sirène de la guerre : Encore ! Encore !

paru. Depuis la maison communale jusqu'à la route de Beeringen, ce n'est qu'une ruine.

Il y a ainsi, dans le centre du village seul, cinquante-sept maisons dont rien ne reste !

Nous avons pu voir ici quelques notabilités qui nous ont dit comment les choses se sont passées. Le mercredi 19 août, les Allemands étaient déjà dans la localité depuis plusieurs jours. Tout se passait bien ; les troupes étaient reçues convenablement et remplissaient les cafés où elles se mêlaient à la population.

Cependant, le mercredi matin, des blessés de Haelen, soignés à la Croix-Rouge par les deux jeunes filles du brasseur, avaient confié à celui-ci « qu'il se passerait quelque chose ce jour-là dans la commune, qu'on allait tirer ! » Des officiers, vers 10 heures, avaient tenu les mêmes propos, de sorte que les habitants étaient fort inquiets. Il flottait dans l'air quelque chose de mauvais. Vers 7 heures du soir, un coup de feu éclata soudain sur la route de Hasselt, en face de la demeure du médecin.

Ce fut comme un signal. Immédiatement les soldats sortirent des maisons, sautèrent des voitures du tram qui passaient en ce moment et des chariots se suivant en file indienne, en hurlant comme des possédés et en tirant dans toutes les directions. Des centaines de coups de feu furent lâchés dans les maisons, et les façades qui sont encore debout sont criblées de balles avec tous les carreaux brisés. Cela dura près d'une heure, jusqu'à ce que tous les habitants eussent abandonné leurs demeures. Alors commença le pillage. Toutes les caves furent vidées, toutes les provisions enlevées. On entassa vin, bière, victuailles, objets de toilette ou d'ameublement, tout ce qui avait une valeur quelconque, dans les chariots à moitié vides et qui partirent bondés. Puis on se mit, avec des torches allumées, à incendier les maisons. L'incendie, rallumé à différents reprises, dura toute la nuit. Le lendemain matin, on brûla ce qui avait résisté...

Les personnes qui nous donnent ces détails, nous disent que ce fut sinistre à voir. Et ce qui était pire

encore que les coups de feu et l'incendie, c'étaient les hurlements affreux, les cris inarticulés des soldats et surtout les plaintes déchirantes et monotones des habitants terrifiés, qui s'enfuyaient, les fusils dans le dos, ou qui se lamentaient sur leur sort, croyant que leur dernière heure était venue...

Trois personnes furent tuées dans la nuit. Une autre, blessée, est morte depuis. D'autres ont été malades, et même ont succombé, du contre-coup des terribles émotions vécues.

Le bourgmestre M. Briers, connu en littérature sous le nom de Georges Virrès, son beau-frère M. de Laminne, et un ami, M. de Menten, s'enfuirent avec leurs familles dans les bois. Ils y rencontrèrent tout le village entourant les sœurs du couvent, qui avaient emporté le Saint-Sacrement et qui donnaient la communion à ces âmes pieuses et tremblantes de frayeur. La scène, aux lueurs de l'incendie, avait une grandeur farouche et ramenait à plus d'un siècle en arrière, aux jours sombres de la Guerre des Paysans.

Quand l'incendie commença, on courut supplier un prince de Bavière, qui festoyait au château, et l'on implora sa clémence. Il resta insensible à toutes les prières.

Toutes les personnes que nous avons vues jurent que pas un coup de feu ne fut tiré par les civils, dont les quelques mauvaises armes étaient depuis plusieurs jours réquisitionnées et enterrées pour toute sûreté. Mais toutes affirment formellement que les soldats tiraient avec deux sortes de cartouches donnant des sons différents, pour faire croire à l'action des civils.

Chose plus grave, dès que les premiers coups de feu éclatèrent, les blessés soignés à la Croix-Rouge se levèrent et se mirent à tirer par les fenêtres toutes leurs cartouches ! Ces déments fusillaient, avec les autres, les populations qui peut-être les avaient, en les soignant, arrachés à la mort !

Voilà ce que dit ce témoin.

La Belgique Centrale fut également très éprouvée. Nous décrirons bientôt la tragédie de Louvain. Le sort de Diest ne tint qu'à un fil.

Cette antique petite cité, dont les vieilles fortifications servaient de promenades plutôt que de positions stratégiques, avait été bombardée parce que les carabiniers, ainsi que nous le disons plus haut, y avaient opposé une certaine résistance. La ville cependant avait relativement peu souffert.

Quelques jours plus tard, une patrouille allemande se heurta à une poignée de soldats belges qui tuèrent quatre cavaliers ennemis. Les survivants racontèrent à leurs chefs qu'ils avaient été attaqués par des habitants de Diest.

Le lendemain, dimanche, un détachement ennemi entra dans la ville. Il était 11 heures et demie et la messe venait de commencer. Les Allemands arrêtaient tous les hommes qu'ils rencontraient et cernèrent l'église St-Sulpice. Toutes les issues furent gardées. Le bourgmestre s'enquit des raisons de ces mesures exceptionnelles.

Un officier lui répondit qu'il venait indiquer au sujet d'un méfait de francs-tireurs et, à la grande stupefaction des Diestois, il accusa ceux-ci d'avoir attaqué une patrouille allemande.

Heureusement un des survivants de la patrouille était encore en traitement dans la ville. Une jeune fille qui le soignait proposa à l'officier de questionner le blessé. On se rendit à son chevet et l'Allemand reconnut avoir été attaqué par des soldats belges. Il mourut un quart d'heure plus tard et Diest fut sauvée après avoir vécu une heure dans les transes.

Il nous faut citer encore une ville de la Belgique Centrale, à savoir Wavre, où les premières troupes allemandes entrèrent le 20 août. Elles traversèrent la ville en un flot continu depuis 7 heures 35 du matin jusqu'à 8 heures du soir.

C'était la 7e armée, forte d'environ 60.000 hommes.

Le lendemain, le défilé des troupes recommença.

Vers 9 heures et quart du soir, des coups de feu éclatèrent. La population avait remis toutes ses armes.

A toute évidence, c'étaient des soldats ivres ou indisciplinés qui déchargeaient leurs fusils. Les balles sifflèrent bientôt dans toutes les directions. Un officier fut tué.

Le bourgmestre, un échevin, un négociant et son fils furent arrachés de leurs demeures, ils durent cir-



La bonne d'enfants... Stratagème d'un espion allemand en vue de surprendre nos troupes

culer toute la nuit, dans la ville, sous une escorte militaire qui les maltraita. Dans l'entretemps l'incendie faisait rage. Comme on voit, c'est toujours le même procédé. Cinquante-quatre maisons furent pillées et brûlées.

Le lendemain matin, le commandant Willebrand frappa la ville d'une amende de 100.000 francs qui devait être payée dans les 48 heures. La plupart des habitants s'étaient enfuis et il était difficile de réunir une si forte somme. On récolta néanmoins 53.000 francs dont 32.000 francs furent versés.

Le 22 août, des coups de feu éclatèrent à nouveau, mais le commandant parut enfin convaincu de l'innocence des habitants et il se borna à une proclamation grosse de menaces et à des réquisitions. Endéans les 48 heures Wavre devait livrer à l'intendance de Gembloux : 18.000 kgr. de farine ; 2500 kgr. de pois et de haricots, 300 kgr de café ; 300 kgr. de sel ; 300 kgr. de sucre et 12.000 kgr. d'avoine.

Les Allemands saisirent en outre 20.000 kgr. de farine qui se trouvaient à la gare. Puis ils essayèrent de tirer un nouveau parti des événements du 21 août. Le général allemand à Gembloux prétendait que le prince von Bülow avait exigé, par lettre, 3 millions en or ; 2 millions devaient être versés immédiatement et 1 million le 1er septembre. Cette pénalité avait été imposée à la ville parce que des habitants avaient tiré sur les troupes allemandes. En cas de non paiement, la ville serait totalement brûlée.

Le conseil communal se réunit. On n'avait jamais reçu pareil message. Un colonel-délégué maintint que le conseil communal était en défaut. Les édiles décidèrent alors de réunir un million pour le 2 septembre, à condition que la vie et les propriétés des habitants fussent respectées.

Le colonel accepta la proposition, mais il réclama 10 otages pour l'accompagner à Gembloux.

Où trouverait-on le million ?

Le conseil communal demanda au général von Emich d'ouvrir une enquête au sujet de ces incidents. Les otages restèrent absents pendant deux mois et furent contraints de suivre les troupes allemandes jusqu'en France. On ne fit plus aucune allusion au million mais les 100.000 francs qui avaient été exigés le 22 août furent payés intégralement.

Tels étaient les procédés de l'armée allemande qui traversait la Belgique pour se rendre en France.

Nos troupes se trouvaient donc dans l'enceinte fortifiée d'Anvers.

Des uhlands audacieux poussèrent jusqu'en Flandre. On en aperçut le 22 août dans la région d'Audenarde, qui s'avançaient hardiment dans la direction de Courtrai.

A Ingoygem une douzaine de ces cavaliers s'arrêtèrent devant une auberge, vis-à-vis de la maison du Rév. curé Hugo Verriest. Ils réclamèrent un marteau, une pince, des œufs et du vin.

La cabaretière et ses deux filles étaient sorties aux appels des soldats. Comme elles ne les comprenaient pas, ils s'impatientèrent et l'un d'eux esquissa un geste de menace.

Le père des jeunes filles travaillait aux champs, à peu de distance de l'estaminet. Un villageois s'élança vers lui, pour l'informer que les Allemands voulaient maltraiter ses filles.

Furieux, le campagnard accourut au secours de ses enfants.

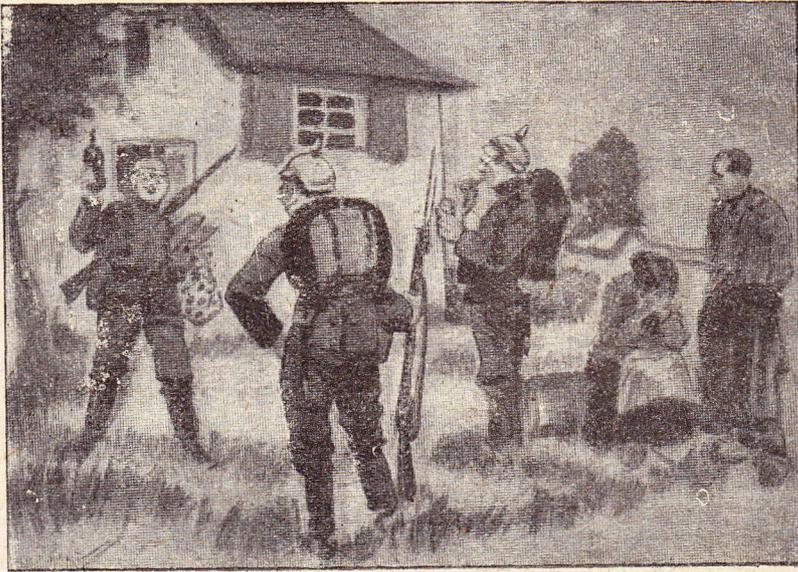
Ce malentendu pouvait avoir des conséquences tragiques. Mais un bon et sage vieillard avait vu le danger. C'était le curé Hugo Verriest. Il sortit du presbytère et, doucement, demanda aux Allemands ce qu'ils désiraient. Un grand rassemblement s'était formé et le prêtre se mit en devoir de débarrasser au plus tôt sa paroisse de ces turbulents cavaliers.

Les uhlands voulaient un marteau et une pince pour réparer une selle et en outre ils avaient soif. Hugo Verriest leur procura les outils demandés et leur donna quelques verres de vin, après quoi ils se retirèrent. Le danger était conjuré.

C'est vers cette date aussi que les uhlands firent sauter les rails du chemin de fer sur la ligne de Bruges à Gand. Tandis que les uns tenaient en respect le personnel de la gare à l'aide de leurs revolvers, les autres exécutaient le travail. Puis ils se dispersèrent. Mais souvent les uhlands se heurtaient à des patrouilles de volontaires belges et de gendarmes.

C'est ainsi que le 22 août un uhland revenait tout seul en suivant la route d'Audenarde à Courtrai. D'un air de tristesse, il disait aux passants : « Kameraden alle tot ! »

On s'était battu à Courtrai, ce 22 août. Une cinquantaine de dragons français qui se trouvaient dans cette ville avaient rencontré des éclaireurs allemands



Des Allemands pillant une ferme

au Pottelberg. Quelques uhlands furent tués, d'autres blessés. L'un d'eux fut fait prisonnier et il implorait la pitié d'une voix dolente : « Nicht schiessen ! » On lui lia les mains derrière le dos et comme il demandait à boire, on lui versa de la bière dans la bouche. Un dragon entra bras dessus bras dessous avec son prisonnier dans la ville. D'autres Allemands furent encore amenés.

Une armée allemande marchait également à ce moment vers la France par la vallée de l'Escaut. La route était libre. Les Anglais allaient être obligés d'abandonner leurs positions entre Mons et Binche. Et le flot tumultueux des Allemands s'avancait par Berchem, Kerkhove, Ruyen et Avelgem vers Tournai et la frontière.

Les véhicules et les canons ébranlaient les routes et les régiments passaient sans arrêt.

« Nach Paris ! » était la devise de ces troupes qui obstruaient toutes les routes conduisant en France.

C'est alors que se produisit en Flandre cette fuite éperdue d'hommes et de jeunes gens dont on a tant ri par après et qu'on a dénommée le « Lundi volant. »

« Les Allemands prennent tous les hommes ! » disait-on.

La nouvelle se répandit avec la rapidité de l'éclair, d'un hameau à l'autre, d'un village au village suivant.

Les femmes pleuraient mais engageaient elles-mêmes leurs époux et leurs fils à fuir.

Ce fut un exode général. Un groupe arrivait dans un village. Les habitants les regardaient tout ébahis.

« Les Allemands prennent tous les hommes ! », répétait-on.

Et la commune se vidait, communiquant la panique à la commune voisine.

Où allait-on ? Personne n'aurait pu le dire ; mais qu'importait d'ailleurs ? Le principal était de partir, vers le nord...

On allait par les routes et les sentiers, par les champs et les bois ! Des hommes de toute condition, des bourgeois bien mis et des ouvriers en sabots, tous participaient à cette course effrénée.

Quelques-uns, il est vrai, préférèrent rester au village, mais ils se mirent au lit, simulant une maladie, ou bien, munis d'une ample provision de victuailles, ils se terrèrent sous le foin ou la paille, dans les granges et jusque dans les fosses à purin.

Des centaines de fuyards passèrent la nuit dans les bois de Knesselaere.

On connut enfin la cause exacte de toute cette panique.

Aux environs de Termonde, trois individus pris de boisson avaient tourné les Allemands en ridicule. On

les avait saisis, ligotés et emmenés à quelque distance.

Cet incident avait eu des témoins et aussitôt la nouvelle circula de proche en proche :

« Ils s'emparent des hommes ! »

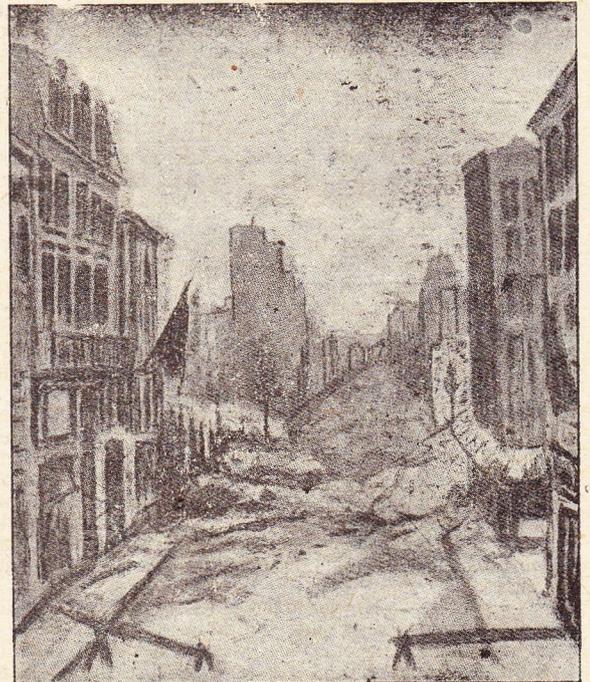
« Ils les emmènent tous, de 18 à 50 ans ! » disait-on un peu plus loin.

« Ils doivent se battre avec les Allemands contre les Français ! » renchérissait-on ensuite.

Dès qu'on connut la vérité, chacun s'empressa de rentrer chez soi. Les plus intelligents s'amuserent de l'aventure, se demandant l'un à l'autre si on avait été de la partie.

Les plus ridicules furent ceux qui, ne voulant pas avouer leur fugue, prétendaient s'être absentés pour faire une commission.

On a souvent raillé ces fugitifs. C'est bien à tort. Les Allemands avaient déjà commis assez de crimes



Ruines à Charleroi



Artilleur téléphoniste.

pour justifier la méfiance de la population à leur égard.

De plus, ce qui était faux en ce fameux « Lundi volant » ne fut-ce pas une horrible réalité deux ans plus tard, au moment des déportations ?

Ainsi, depuis le Rhin jusqu'aux confins de la Belgique, la vague grise continuait à inonder le pays. Examinons cette armée de plus près, ou plutôt écoutons la description qu'en a fait M. Alex. Powell, le correspondant de guerre américain, dans son remarquable ouvrage « The Fight in Flanders » :

« A quelque demi-mille hors de Sotteghem, notre route débouchait sur la grande artère qui mène, par Lille, vers Paris, et nous voici brusquement au beau milieu de l'armée allemande. Spectacle à jamais inoubliable. Aussi loin que portait la vue, se déroulaient de compactes colonnes, allant, marchant, se pressant, dans la direction de l'ouest, de l'ouest encore, de l'ouest toujours.

L'armée s'avancait, par trois routes parallèles, en trois puissants tronçons, semblables, grâce aux masses épaisses d'uniformes gris vert, de nuance si subtile, à trois monstrueux serpents s'allongeant lentement dans la campagne.

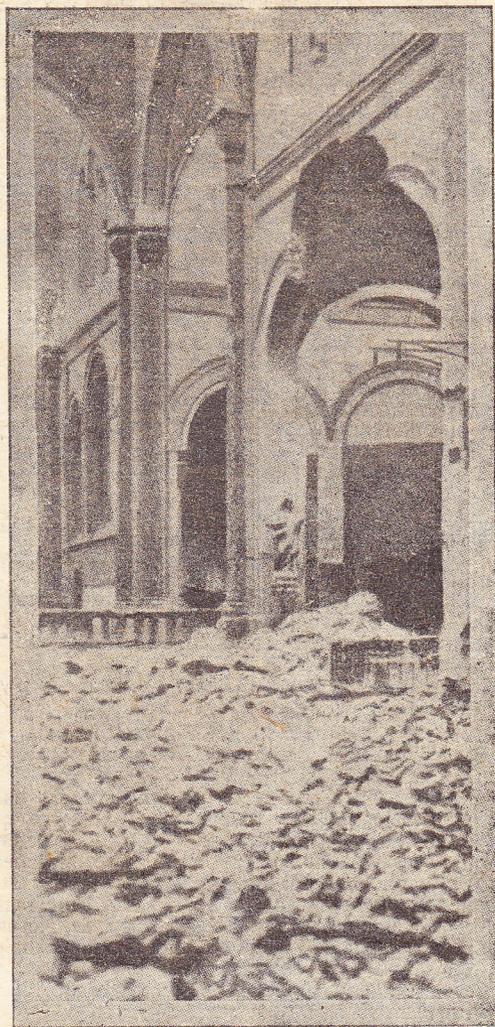
Les drapeaux américains qui surmontaient notre brise-vent firent office de véritables passe-ports ; à mesure que nous approchions, les rangs serrés des guerriers s'entr'ouvraient pour nous livrer passage, puis se refermaient derrière nous. Pendant cinq heures d'horloge, nous voyageâmes, à l'allure d'un train express, entre ces deux murailles d'hommes en marche.

A la longue, l'incessante trépidation des lourdes bottes et les oscillations rythmiques des bras et des épaules, de gris vêtus, devinrent affolantes. J'en vins à être obsédé de la crainte de renverser malgré moi, de notre auto, cette double et interminable haie humaine. On eût dit que ce cortège n'aurait jamais de fin, et il n'en eut pas, pour ce qui nous concerne, car nous ne vîmes jamais le bout de ses colonnes immenses.

Nous traversions régiment après régiment, brigade d'infanterie après brigade d'infanterie ; puis des husards, des cuirassiers, des uhlands, des batteries de campagne, encore de l'infanterie, encore des canons, des ambulances, avec d'aveuglantes croix rouges sur

leurs bâches de toile, précédant de gigantesques pièces de siège, péniblement trainées par trente chevaux chacune et pointant vers le ciel leurs sinistres gueules ; des troupes du génie, des sapeurs et mineurs, armés de piques et de pelles ; des fourgons chargés de poutres, des chariots où s'empilaient, eût-on dit, des masses épaisses de soie jaune, qui étaient des ballons ; des cyclistes, le fusil en bandoulière, comme les chasseurs ; des accessoires d'aéroplanes, des équipes de chirurgiens, à longues barbes et lunettes, des automobiles blindées, protégés par des rails d'acier recourbés au-dessous d'eux, contre les fils de fer que les Belges avaient coutume de jeter dans l'espace, en travers des routes ; batterie sur batterie de poms-poms (canons à tir rapide) ; et puis d'autres batteries de mitrailleuses à fût grêle, évoquant des pattes d'araignées ; encore des uhlands, dont le soleil faisait miroiter les pointes de lances, dont le vent agitait les oriflammes au-dessus de leurs schapskas comme de petits nuages blancs et noirs, et enfin de l'infanterie à casques à pointe, recouverts d'une housse de toile ; de l'infanterie, encore, encore, à jamais ; tout cela fluant irrésistiblement vers la France, comme l'interminable et infatigable courant d'un grand fleuve.

C'était là la 9^e armée de campagne, composée de la fleur même de l'empire allemand, et comprenant les magnifiques troupes de la garde impériale. Elle fut, du premier au dernier jour, une armée militante. Tous ses hommes étaient jeunes et me parurent tranchants comme des rasoirs, durs comme des clous. Son équipement réalisait la perfection, comme solidité, souplesse, confort.



Eglise détruite, à Mons



Le diable : Ça va bien. Cette culture est aussi la mienne (P. De Jong, dans l'« Amsterdamer ».)

Avec cela, des chevaux superbes, bien nourris et soignés : jamais on ne vit rien de mieux. Je fus particulièrement impressionné aussi par la taille et le nombre des canons de campagne de la garde impériale, d'un calibre très supérieur à ceux de l'armée américaine. Mais ce qui m'intéressa par-dessus tout, ce furent cinq gigantesques howitzers, chacun tiré par seize paires de chevaux, et qui, à 20 kilomètres de distance, ont le pouvoir de mettre une ville en miettes.

Il me parut, d'ailleurs, que toutes les contingences possibles de la lutte avaient été escomptées. Rien n'avait été livré au hasard. Les cartes de Belgique, dont tous les officiers et sous-officiers étaient pourvus, constituaient les plus parfaits modèles de topographie que j'eusse jamais vus. Chaque sentier, chaque bâtiment de ferme, le moindre groupe d'arbres y étaient indiqués. Elles étaient aussi détaillées, sinon plus détaillées que celles de l'état-major belge.

Sur un point, je vis, au bord de la route, un énorme fourgon militaire chargé d'un matériel complet d'imprimerie qui tirait et distribuait aux troupes en marche l'édition matinale du « Deutsche Krieger Zeitung ». Son texte narrait surtout des victoires allemandes dont je n'avais jamais ouï parler, mais qui semblaient grandement reconforter la troupe.

Des cuisines de campagne, dont les cheminées émettaient des spirales de vapeur chaude, ronronnaient le long des lignes, et les cuisiniers à tablier blanc, cramponnés à l'arrière comme le chauffeur à sa locomotive, débitaient de la soupe et du café chaud à la masse mouvante des hommes qui tendaient leurs coupes d'étain, remplies assez vite pour qu'ils n'eussent pas à quitter les rangs.

Des fourgons regorgeaient de cordonniers qui, les jambes croisées sur leurs banquettes, raccommodaient les chaussures, maniant l'alène aussi diligemment et aussi indifféremment que s'ils se fussent trouvés chez eux, dans leurs petites échoppes du Vaterland.

D'autres véhicules, d'ordinaires charrettes de ferme à deux roues, convoyaient des « nids » de neuf mitrailleuses prêtes à être mises en action instantanément.

Magnifique aussi le service médical : aussi pratiquement organisé, aussi complètement équipé que les grands hospices des villes, comme il convient d'ailleurs, car aucun hôpital urbain ne fut jamais appelé à traiter autant de cas urgents.

Une section de ce service se composait exclusivement de pédicures. Le soldat allemand est passible de punitions sévères s'il souffre sans en faire immédiatement rapport, du moindre commencement de cor aux pieds ou de durillon. Il n'a pas le droit de négliger ses extrémités, pas plus que ses dents ni aucune autre partie de son être ; car ses pieds ne lui appartiennent pas : ils appartiennent au kaiser. Et le kaiser veut qu'on les entretienne avec le plus grand soin, pour qu'ils puissent fournir de longues et harassantes marches et conduire à la bataille, à ses batailles, leurs titulaires nominaux.

A un croisement de route, je vis un soldat armé d'une tondeuse. Un officier se tenait près de lui et scrutait de près la tête de chaque homme qui défilait. Chaque fois qu'il apercevait un soldat dont la chevelure dépassait d'un centimètre la longueur ou l'épaisseur réglementaires, ce soldat était appelé hors des rangs et la tondeuse parcourait le crâne et la nuque aussi prestement que celle qui dépouille les moutons de leur laine ; et alors, le tondu, n'ayant plus de refuge capillaire pour la saleté, courait rejoindre sa compagnie.

Des troupiers à bicyclette, avec des serpents de fils électriques placés entre eux sur des bobines, installaient des téléphones de campagne d'arbre en arbre, de façon que le général commandant pût converser avec n'importe quel fragment de cette colonne longue de 80 kilomètres.

L'armée ne dormait jamais d'une fois. La moitié marchait lorsque l'autre était au repos. Le soldat allemand est traité en machine de valeur, qui doit être maintenue à son maximum de vitesse et de rendement. Voilà pourquoi il est bien nourri, chaussé, habillé, et entraîné autant qu'un muletier nègre entraîne ses bêtes. Seuls, des hommes aussi bien soignés sont capables de fournir des marches de 50 kilomètres une semaine dans l'autre.

Personnellement, je n'ai jamais vu brutaliser un troupier qu'une fois. Un homme en faction devant le quartier général négligea de saluer un officier avec l'empressement voulu ; l'officier lui lacéra le visage de coups de cravache répétés. Bien qu'une ampoule enflât à chaque coup le visage du patient, celui-ci resta cependant au port d'armes, sans broncher. Spectacle peu agréable à contempler.

Un soldat anglais ou américain eût-il été traité de la sorte, on aurait, le lendemain, assisté aux funérailles d'un officier.

Powell eut ce jour-là une entrevue avec le général von Boehn, qui commença par lui affirmer que les récits d'atrocités commises par les troupes allemandes contre les non-combattants belges étaient autant de mensonges.

« Regardez les officiers qui m'entourent, dit-il : ce sont des « gentlemen » comme vous. Regardez ces soldats qui passent là-bas sur la route : beaucoup d'entre eux sont pères de famille. Franchement, vous ne les croyez pas capables des horreurs dont on les accuse ? »

Je répondis :

« Il y a trois jours, général, j'étais à Aerschot. Cette ville n'est plus qu'une hideuse ruine noire.

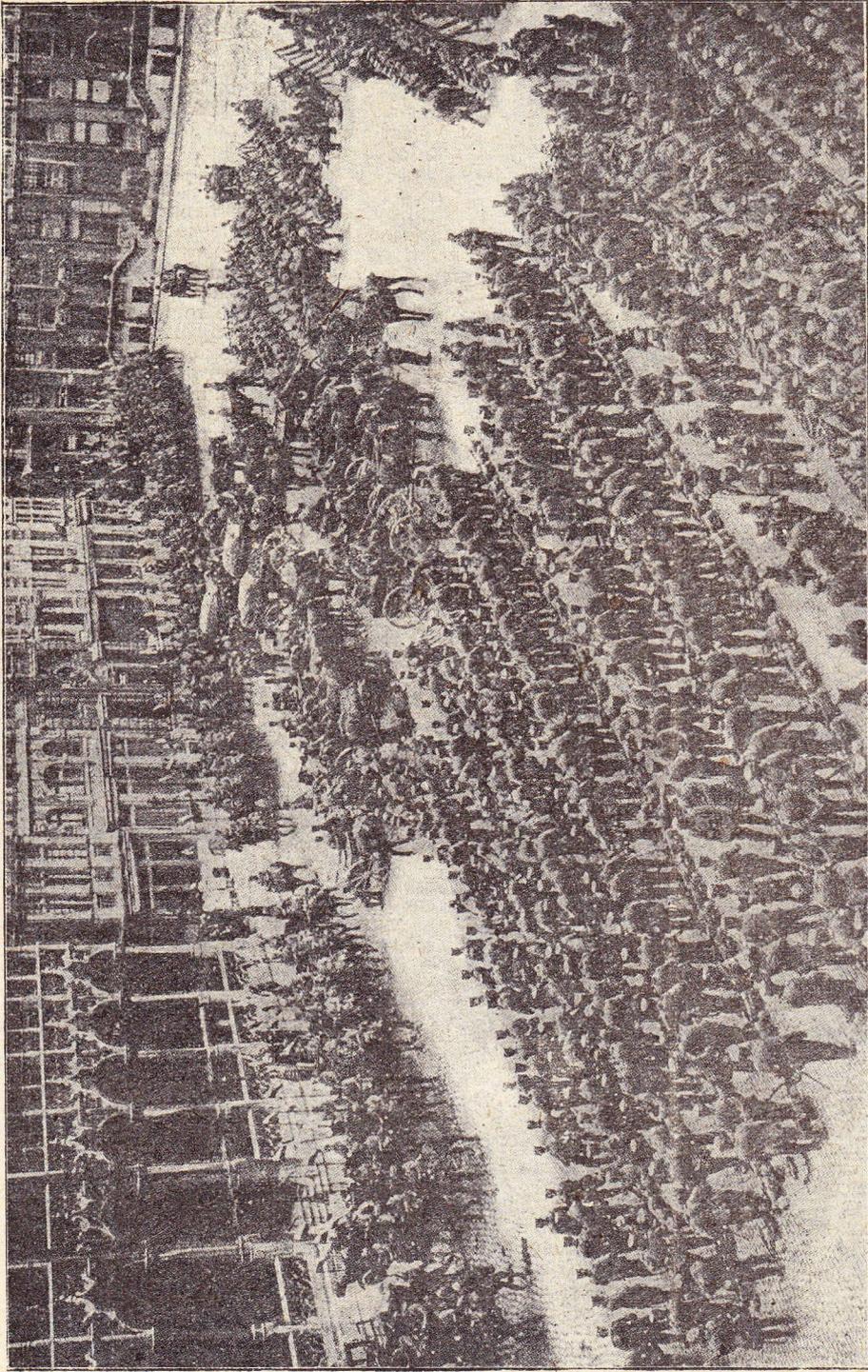
— Lorsque nous nous sommes installés à Aerschot, riposta le général, le fils du bourgmestre entra dans la salle à manger où se tenaient nos officiers et assassina le chef de l'état-major. Nous n'avons usé là que de représailles. La population fut traitée selon ses mérites.

— Mais pourquoi des représailles sur les femmes et les enfants ? demandai-je.

— Ni femme, ni enfant n'ont été tués, assura le général d'un accent convaincu.

— Je regrette de vous contredire, général, répartit-je non moins catégoriquement, mais j'ai vu de mes yeux les cadavres ; de même que M. Gibson, secrétaire de la légation des Etats-Unis à Bruxelles, lequel assista à la destruction de Louvain.

— Dame ! fit le général von Boehn, si des femmes et des enfants s'obstinent à descendre dans la rue



Les Allemands à la Grand'Place de Bruxelles

pendant qu'on s'y bat, ils courent fatalement le danger de mort. C'est malheureux, mais c'est la guerre.

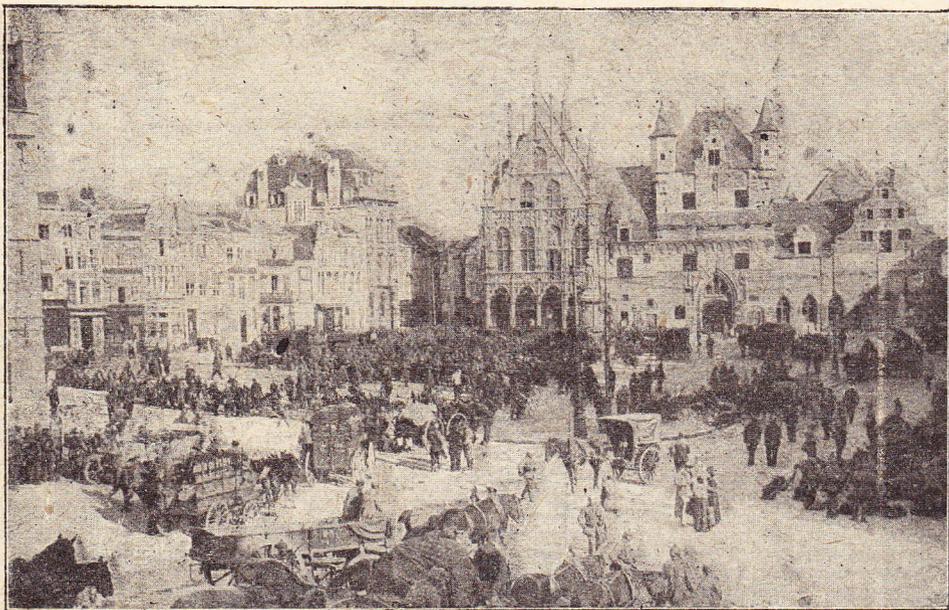
— Mais que dites-vous du cadavre de femme que j'ai vu, les mains et les pieds coupés ? et de ce vieillard à cheveux blancs, et de son fils que j'ai aidé à ensevelir près de Sempst et qui avaient été tués, uniquement parce qu'un soldat belge en retraite avait tiré sur un soldat allemand, devant leur maison ? Le visage du vieillard avait été labouré de vingt-deux coups de baïonnette. Je les ai comptés. Et que pensez-vous de cette fille de deux ans tuée dans les bras de sa mère par un uhlan, et à l'enterrement de laquelle j'ai assisté à Heyst-op-den-Berg ? Et de cet autre vieillard qui, près de Vilvorde, a été suspendu par les mains aux poutres du plafond de sa maison et

rôti, jusqu'à ce que mort s'ensuivit, à l'aide d'un feu de joie allumé sous ses pieds ? »

Mes précisions semblèrent déconcerter le général. « Ces choses sont horribles, si elles se sont produites, dit-il. Naturellement, nos soldats, comme ceux de toutes les armées, nous débordent parfois et commettent des actes que nous ne tolérerions pas si nous en étions témoins. »

Von Boehn s'efforçait donc d'afficher des sentiments humanitaires en présence du correspondant américain — l'Amérique était encore neutre à ce moment. Mais la vérité de toutes les atrocités, commises bien souvent sur l'ordre des officiers et par eux-mêmes, ne pouvait rester cachée.

Les Allemands marchaient donc vers la France,



Malines : La Grand'Place avant la guerre

convaincus de leur invincibilité. Certes, l'avantage était de leur côté, mais bientôt ils allaient éprouver des déceptions successives.

Jusqu'à ce moment notre pays ne semblait être pour l'armée allemande qu'un chemin de passage.

Devant Anvers l'ennemi avait placé des troupes d'observation, qui devaient servir en même temps à protéger ses lignes de communications.

Mais notre armée ne devait pas rester inactive.

Dans l'entretemps des réfugiés venant de l'Est s'étaient déjà répandus jusqu'en Flandre occidentale.

Ainsi un de mes amis m'écrivit d'Ostende pendant les jours mémorables du mois d'août :

« Nous avons rendu visite, hier après-midi, au camp des réfugiés à Ostende. Rien ne peut donner une idée plus adéquate des souffrances et de la misère, engendrées par la guerre.

Quiconque a visité Ostende connaît le jardin très vaste, gracieusement orné de plantes et de fleurs, qui s'étend derrière les galeries du Roi. 300 cabines environ sont disposées en un grand cercle le long de la grille en fer.

Chacun d'elles est occupée par trois à quatre personnes et certaines familles nombreuses disposent de trois cabines. Elles sont toutes numérotées, et sur la porte est fixée une petite carte mentionnant le nom, le prénom, le lieu de naissance et, dans certains cas, la profession des gens qui y sont recueillis. Nous avons pu apprendre ainsi qu'il y a là des réfugiés de Liège, Seraing, Jemappes, Tirlémont, Aerschot, Louvain, Malines, Charleroi, Cortenaeken, Langdorp, Wasmes, Héverlé, Bruxelles, etc. D'aucuns y couchent encore sur de la paille, d'autres ont déjà reçu de la literie.

L'aspect de ces malheureux est navrant : des vieillards impotents, de pauvres jeunes filles, des femmes épuisées, de petits enfants, des nourrissons. Ils ne possèdent presque rien ; ils ont quitté précipitamment leur ville ou leur village d'où les ont chassés les flammes, le canon ou la fureur teutonique.

Plus de 600 personnes ont trouvé ici un abri. Et outre 400 autres logent chez des particuliers. C'est là comme une grande famille. Il y vient beaucoup de visiteurs et les témoignages d'attachement et de commisération abondent ; les dons affluent. »

Oui, à ce moment l'exode était encore une nouveauté. Qui aurait pu se douter du sort qui était réservé à la Belgique ?

LES ALLEMANDS DANS LE LUXEMBOURG

Avant de reprendre le récit des événements de la guerre, il nous faut donner encore un aperçu des faits qui se déroulèrent dans la province de Luxembourg. Cette région est si isolée, si lointaine, et de tout ce qui s'y passa il n'a transpiré que peu de chose dans le reste du pays. Et cependant le Luxembourg eut à endurer un véritable martyre.

Une des localités qui ont le plus souffert est assurément le village de Tintigny sur la Semois, qui ne compte avec tous ses hameaux que 1400 habitants.

Nous avons déjà vu que les Français entreprirent une offensive dans les Ardennes. Leurs troupes étaient déjà dans le Luxembourg dès les premiers jours de la guerre et parurent le 6 août à Tintigny.

Les Allemands arrivèrent le 14 août dans ce village où des combats se déroulèrent pendant toute une semaine.

Le 22 août, les Allemands se rendirent maîtres du village et les premiers détachements avaient déjà fait allusion à la destruction de la localité.

Dans la matinée du 22 août, l'ennemi prit comme otages le bourgmestre Lamotte, le curé Georges, le notaire Lefevre et l'instituteur Gérard ; on les conduisit à travers le village et on réunit tous les hommes que l'on put trouver. Les Allemands poussèrent ainsi 41 habitants dans une prairie, près d'Ansart. En même temps ils mirent le feu à de nombreuses maisons et tirèrent sur les habitants qui fuyaient. Quatre malheureux, qui s'étaient réfugiés dans une cave pour se mettre à l'abri de la canonnade, moururent asphyxiés.

Parmi eux se trouvait la femme du bourgmestre ; d'autres avaient pu se sauver par le soupirail de la cave, mais la malheureuse femme en avait été empêchée par sa compulsi.

Les 41 civils attendaient anxieusement leur sort dans la prairie d'Ansart. Les Allemands les attachèrent d'abord à des arbres, mais dans la soirée, les brutes, qui avaient enlevé les liens de leurs victimes, leur ordonnèrent de descendre un talus. Ils tirèrent alors dans le tas, tuant tous ces infortunés sans défense, car ceux qui respiraient encore furent achevés à coups de revolver.

Toute la population avait été rassemblée dans le préau de l'école. Le soir venu, on forma deux groupes : les hommes furent enfermés dans une écurie, les femmes et les enfants dans une école.

Alors commença pour ces malheureux une nuit d'angoisse et d'épouvante.

A l'aurore on emmena les hommes dans un champ ;



La retraite de notre armée

les femmes purent rentrer chez elles. Les hommes revinrent dans la soirée. Ils virent passer 123 prisonniers civils originaires de Rossignol, et qui se rendaient à Arlon où ils devaient tous être fusillés.

Mais à Tintigny même les Allemands massacrèrent encore un grand nombre de personnes, de sorte qu'on compta 89 morts au bout de deux jours.

Un jeune homme de 15 ans fut lié à un arbre devant sa maison.

« Maman ! » criait-il, « dites leur donc que je ne suis encore qu'un enfant ! »

Mais la mère dut assister impuissante au meurtre de son enfant.

Une dame vit assassiner sous ses yeux son mari, ses deux fils et son beau-frère.

Un père s'enfuit avec le plus jeune de ses huit enfants. Une balle le blessa mortellement, tandis que le bébé était atteint dans le dos.

On s' imagine sans peine le désespoir des habitants parmi les ruines fumantes du village.

Les victimes furent enterrées sur place. Deux mois plus tard on leur donna une sépulture plus digne. De nombreux cadavres étaient devenus méconnaissables au moment de l'exhumation.

Le vieux château de Villermont devint également la proie des flammes.

Nous venons de signaler le lamentable cortège de prisonniers civils, qui passa par Tintigny, venant de Rossignol. Encore un nom qui donne le frisson ! Allemands et Français s'y étaient furieusement battus ; il y avait même eu plusieurs engagements à la baïonnette et dans la forêt on trouva de nombreux cadavres de soldats qui s'étaient transpercés mutuellement et dont les corps sanglants gisaient face à face.

Les Allemands y essayèrent de lourdes pertes, mais, dès qu'ils furent maîtres du terrain, ils se ruèrent avec une rage folle dans le village. Ils mirent immédiatement le feu à de nombreuses maisons et saisirent presque tous les hommes.

Un officier aperçut M. Huriaux, industriel, sur le seuil de sa porte et l'abattit d'un coup de revolver. Mme Huriaux s'élança vers l'officier et lui reprocha sa lâcheté. On la poussa dans le groupe des prisonniers.

Les Allemands ordonnèrent à cinq ouvriers d'enterrer cinq soldats tués. Et pendant qu'ils remplissaient cette sinistre besogne, on vit arriver d'autres soldats qui accusèrent les civils d'avoir tué leurs camarades. On ne donna même pas à ces infortunés le temps de s'expliquer.

Tous, les mains levées, durent s'aligner et on les fusilla séance tenante.

Les 117 prisonniers civils, parmi lesquels se trouvait Mme Huriaux, furent conduits à Arlon. On voulait faire grâce à cette dernière si elle demandait pardon à l'officier qu'elle avait insulté.

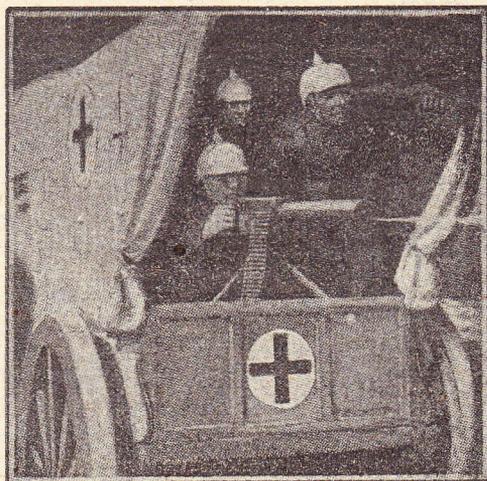
« Lâches, infâmes scélérats ! » répliqua-t-elle. « Vive la Belgique ! Vive le Roi ! Vive la France ! »

Les 117 victimes furent fusillées à Arlon. Mme Huriaux mourut au cri de : « Vive la France ! »

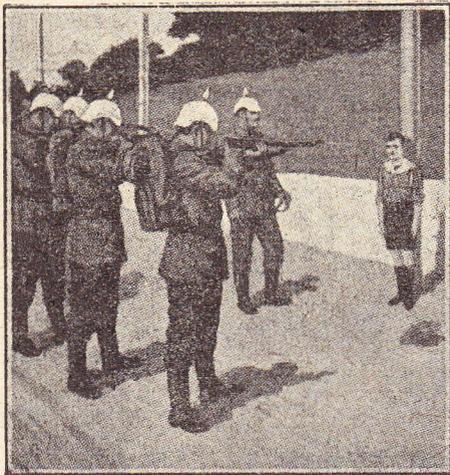
Rossignol n'était plus qu'un monceau de ruines. La plupart des enfants n'avaient plus de père. Une femme enceinte resta seule avec six filles. On avait tué son mari et ses deux fils. Toutes les familles étaient en deuil.

73 maisons furent systématiquement incendiées. Le 23 août la bataille fit rage aussi à Ethe. Furieux de la résistance opiniâtre des Français, les Allemands signalèrent leur entrée dans le village, en fusillant coup sur coup les échevins, la plupart des conseillers communaux, le secrétaire et le receveur communal, le vicaire et plusieurs autres habitants.

72 soldats français qui s'étaient constitués prisonniers furent également assassinés.



Les Allemands se servaient des voitures d'ambulance de la Croix-Rouge pour y installer des mitrailleuses



Héroïsme d'un jeune Français. Ayant refusé de dénoncer aux Allemands des troupes françaises cachées aux environs, ce petit héros — encore un enfant — paya de sa vie sa fidélité à la patrie. Le sourire aux lèvres, il reçut les balles meurtrières en pleine figure.

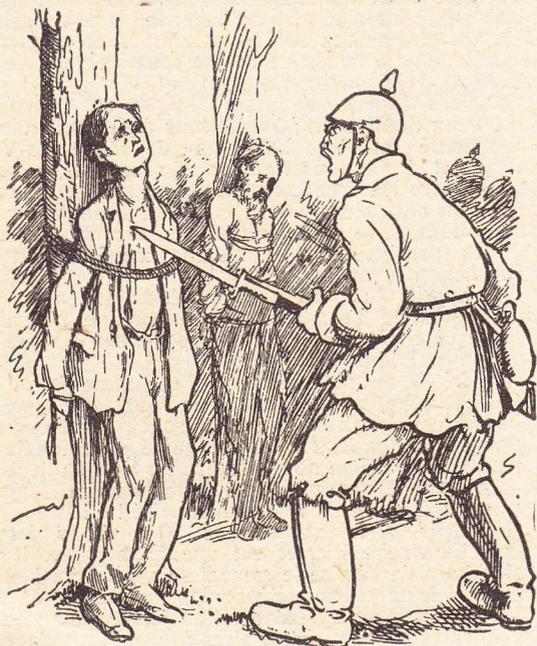
Mais là ne se bornèrent pas les atrocités allemandes. Les bourreaux se conduisirent avec des raffinements de cruauté, tandis que les maisons du village flambaient.

Les pillards pénétrèrent dans l'église, enfoncèrent le tabernacle et volèrent tous les objets précieux.

Un père, une mère et cinq enfants expirèrent dans les flammes. Une femme vit assassiner son mari et ses deux fils. Les brutes suspendirent un nommé Scheffer à l'entrée de sa maison où il fut brûlé vif.

Des jeunes filles furent ignoblement outragées. On s'empara du curé qui avait soigné des blessés et on le conduisit à Latour avec 30 de ses paroissiens. Les malheureux durent passer toute la journée dans une prairie, au milieu des sarcasmes et des menaces de mort. Le soir ils durent retourner à Ethe, pour y constater les ravages faits par les Teutons. Courbés par la douleur et le désespoir, ils s'avancèrent le long des maisons en flammes et virent des cadavres d'hommes, de femmes et d'enfants jonchant les rues. Un grand nombre reconnurent leurs proches parents parmi les victimes.

Ils durent ensuite passer la nuit dans une prairie. Un officier les remit enfin en liberté, mais ils ne



purent rester à Ethe. Ils se rendirent dans la direction d'Arlon où ils rencontrèrent une colonne d'artillerie qui les arrêta à nouveau. Les soldats lièrent les infortunés à leurs canons et les emmenèrent. Qui-conque était fatigué recevait des coups de crosse, des coups de pied et force horions. On les libéra enfin à Arlon.

A Ethe 212 personnes, parmi lesquelles 30 femmes et 20 enfants, ont été tuées et 156 maisons ont été brûlées.

Et Saint-Léger !...

Le 23 août, les Allemands saisirent cinq civils, les emmenèrent hors du village, les lièrent à des arbres, les lardèrent de coups de baïonnette, et torturèrent les malheureux jusqu'au moment où une balle vint mettre fin à leurs souffrances.

Le soir, à 7 heures, les brutes poussèrent les hommes devant l'église. Un officier gravit les marches du temple et dit ou plutôt hurla, en français :

« Vous avez si bien accueilli vos amis français ! Eh bien, il me faut cinquante hommes pour les fusiller ! »

Ces paroles monstrueuses provoquèrent une angoisse indicible. Les femmes entourèrent leurs maris et leurs fils, demandèrent grâce pour eux et suivirent les infortunés à l'église où ils furent enfermés. Là il se produisit des scènes atroces. Des femmes tombaient en syncope, d'autres se jetaient aux pieds des Allemands, tenant les bras levés et faisant entendre des plaintes et des gémissements à fendre l'âme. Les barbares les expulsèrent, mais elles restèrent devant l'église.

Aucune d'elles n'osait, d'ailleurs, rentrer à la maison de peur d'y rencontrer les soldats livrés au pillage et à des beuveries infâmes, et qui ne manqueraient pas d'outrager de pauvres femmes sans défense.

Un peu plus tard les Allemands firent sortir les hommes et en choisirent 25 parmi eux qui devaient être fusillés.

C'étaient tous des pères de famille.

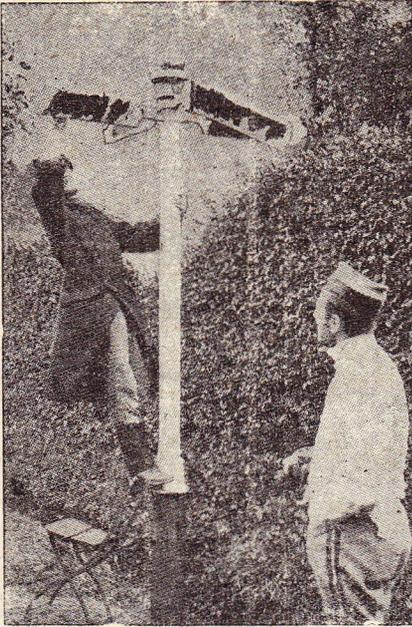
Le vicaire s'avança alors et dit :

« Je m'offre à la place de l'un d'eux et j'engage les célibataires à suivre mon exemple ! »



24 jeunes gens sortirent immédiatement du groupe. Les Allemands hésitaient. On venait de donner l'ordre de partir pour Ethe où un combat était engagé.

Soit ! Tous ces hommes pouvaient former devant les intrépides soldats du kaiser un bouclier vivant :



Les Belges effacent les noms des poteaux indicateurs.

il fallait se prémunir contre des surprises possibles.

Toutefois pendant le trajet les instincts sanguinaires de ces barbares devaient être apaisés et cinq prisonniers furent abattus.

Puis on se remit en route.

Les hommes de Saint-Léger avaient l'impression de marcher à la mort, et ils priaient.

« Oui, priez, car la mort vous attend ! » ricanait leurs bourreaux.

Enfin on arriva à Ethe. Nos lecteurs connaissent déjà les horreurs qui ensanglantèrent cette commune et dont les prisonniers de Saint-Léger furent témoins.

Des maisons flambaient. Des hommes, des femmes et des enfants, la face noircie par la fumée, fuyaient en poussant des cris déchirants, mais un grand nombre, atteints par les balles, s'affaissèrent en gémissant. D'ignobles soudards titubaient à la lueur de l'incendie, des bouteilles à la main, et, ivres-morts, s'amusaient de ce spectacle répugnant.

Les hommes de Saint-Léger échappèrent comme par miracle. Ils purent retourner chez eux.

250 Français blessés se trouvaient au château de Gomery, mais les maisons et les granges du village en étaient pleines. Les Allemands y mirent le feu et tirèrent ensuite sur les blessés qui fuyaient.

Ils enlevèrent du château un certain nombre de blessés qu'ils joignirent à un groupe de Français qui avaient déposé les armes et à 40 civils. Il y avait en tout 72 soldats. Ils durent marcher vers le cimetière, les bras levés. Les blessés se traînaient péniblement et recevaient des coups de crosse et des coups de pied.

Un père qui refusait de quitter ses enfants fut assassiné.

Près du cimetière, les misérables fusillèrent les 72 Français. Les 40 civils demeurèrent sur place jusqu'au lendemain soir. Ils purent alors rentrer au village pour enterrer les morts.

Huit jours durant on retira des cadavres des maisons en ruines. Une centaine de Français et 32 civils avaient été mis à mort. Un grand nombre avaient été brûlés vifs ou asphyxiés par la fumée.

Et la tragédie de Latour !

Le 24 août, les Allemands saisirent le curé, le bourgmestre et 71 civils qui furent chargés d'enterrer des cadavres à Ethe. Ils quittèrent le village munis de pioches et de bêches. Mais aux confins de la commune on leur ordonna de s'aligner. Une mitrailleuse fut braquée sur eux, les coups partirent et un instant après les 73 civils ne formaient plus qu'une



masse sanglante. Les victimes furent enterrées sur place.

Les femmes et les mères anxieuses, avides d'apprendre ce qui s'était passé, se virent barrer le chemin par des sentinelles.

Le 22 août, vers 6 heures du matin, la bataille faisait rage près de Musson. Les habitants s'enfuirent sous une grêle de balles et d'obus ; on arrêta les hommes et on les retint prisonniers, tandis qu'on permettait aux femmes de gagner Baranzy. Les Allemands se firent un bouclier vivant de leurs prisonniers et les conduisirent également à Baranzy dans l'après-midi. Là les mêmes scènes se répétèrent. On y avait rassemblé les hommes ; les femmes avaient été envoyées à Musson. Les infortunés originaires de ces deux villages se croisèrent à mi-chemin et virent brûler les deux villages.

130 civils de Musson furent déportés en Allemagne et lorsque les femmes rentrèrent le soir au village, elles ne virent plus qu'un amas de ruines fumantes. Les soldats de S. M. l'Empereur avaient détruit 123 maisons.

Quant aux femmes de Baranzy on leur avait réservé un spectacle encore plus effrayant. Elles aussi trouvèrent leurs maisons incendiées, mais en outre 29 cadavres gisaient dans les rues, dont 24 habitants du village et 5 de Rachecourt. Et parmi les 24 victimes de Baranzy il y avait 5 femmes et 5 enfants. Une mère avait traîné son fils, blessé par une balle, jusqu'à une fontaine afin d'y laver la plaie. Un soldat s'en aperçut, se rua sur les infortunés et acheva le jeune homme à coups de crosse sous les yeux de sa mère ! C'était son unique soutien !..

72 civils de Baranzy furent déportés en Allemagne avec ceux de Musson ; 75 maisons étaient en ruines.

Le curé et les habitants de Mussy-la-Ville soignaient des blessés français et allemands, lorsque les barbares les firent prisonniers et, séance tenante, fusillèrent onze civils. On se préparait à massacrer les autres, lorsque le curé offrit sa vie pour sauver celle de ses paroissiens. Les bandits acquiescèrent et emmenèrent le prêtre.

On apprit plus tard que l'ecclésiastique avait été fusillé près de Tellancourt, à la frontière française. Il y fut enterré au pied d'une chapelle, sur la route de Longuyon à Longuyon.

On frémit au récit de toutes ces atrocités et on voudrait croire, pour l'honneur de l'humanité, que les faits ont été exagérés. Hélas ! ils sont rigoureusement authentiques, basés sur une enquête approfondie et nous sommes même obligés de rester bien en deçà de la réalité, qu'aucune plume ne saurait décrire.

Étalle ! Encore un village martyrisé !

11 civils y furent tués et 30 maisons incendiées. Le vicaire Pierret eut une fin horrible. Il fut traîné hors de l'église le samedi soir, vers dix heures et pendu à un poteau téléphonique au centre du village. Son cadavre s'y balançait encore le dimanche et les Allemands ordonnèrent alors à quelques villageois de l'enlever et de l'enterrer.



Le général Sir Douglas Haig.

A Anloy il y eut 49 victimes, dont le bourgmestre. La plupart des malheureux furent tués dans des circonstances dramatiques. Ainsi les Allemands assassinèrent plusieurs jeunes gens et trois jeunes filles dans un jardin. Un bambin de 17 mois fut transpercé à coups de baïonnette, sur les bras de son père. La mère dut enterrer le bébé sans pouvoir verser une larme. Bref les soudards allemands firent preuve d'une cruauté raffinée.

La population d'Houdemont s'enfuit dans les bois pour échapper à la fusillade générale qui avait déjà fait plusieurs victimes. Un jeune homme de 22 ans, fils d'une pauvre veuve, n'avait pu s'enfuir à temps. Des soudards le menacèrent. Sa mère voulut le couvrir de son corps, mais les misérables la repoussèrent et assassinèrent son fils. La malheureuse se jeta sur le cadavre en poussant des sanglots. Les Allemands se retirèrent en ricanant.

Douze villageois furent tués dans cette localité. On retrouva la tête du secrétaire communal sur un tas de fumier.

Mais terminons cette chronique sanglante, que l'on pourrait allonger encore.

842 personnes furent assassinées dans la province du Luxembourg. Un grand nombre de maisons y furent incendiées. Sur les 4000 déportés, 101 moururent en exil, 91 à leur retour et 131 personnes furent blessées ou maltraitées.

Le vol et le pillage furent pratiqués partout et les

objets précieux envoyés en Allemagne.

6000 étalons d'une valeur de 6.720.000 francs et 10.247 chevaux de trait d'une valeur de 21 millions de francs furent envoyés du Luxembourg en Allemagne.

Les Allemands occasionnèrent pour 31 millions de francs de dégâts aux forêts, pour 1.745.000 de francs de dommages aux routes vicinales et pour 6 millions de francs aux usines.

L'occupant exigea en outre, dans cette province, une contribution de guerre de 32.446.000 francs.

A ANVERS

Notre armée était donc sous les murs d'Anvers. Une certaine mélancolie régnait au sein des troupes.

« Le jugement simpliste des troupes, écrit le commandant Willy Breton, formulait cette conclusion : « Puisqu'on se replie, c'est que l'ennemi est trop fort et que nous ne pouvons rien contre lui ! » Et d'aucuns, un peu découragés, s'interrogeaient : « Comment cela va-t-il finir ? »

Mais une autre raison très plausible pouvait justifier jusqu'à un certain point l'abattement de ces premiers jours de campagne.

Un grand nombre de soldats songeaient à leur famille, restée dans la partie du pays déjà occupée par l'ennemi. Brusquement toute communication avait été interrompue avec les êtres chers. Plus de courrier ni de nouvelles : une ligne d'ennemis séparait l'armée et le foyer familial.

C'était le cas notamment pour une grande partie de la Belgique centrale et méridionale. Et on savait comment les Allemands se comportaient dans certaines régions.

Par contre, à l'inquiétude des jours précédents avait succédé dans l'âme de beaucoup de soldats un sentiment de plus grande sécurité. N'étaient-ils pas maintenant dans l'enceinte fortifiée d'Anvers et ne croyaient-ils pas la métropole imprenable ?

La ville même ressemblait à une vaste ruche militaire. Les rues fourmillaient de soldats. Jour et nuit c'était un va-et-vient ininterrompu de véhicules trépидants et d'autos roulant à une allure folle.

Nombre d'édifices publics, des écoles et des maisons particulières avaient été transformés en ambulances.

La famille royale et le gouvernement se trouvaient dans les murs de la cité. Un conseil des ministres avait eu lieu à l'Athénée. Ça et là des bureaux avaient été installés à la hâte.

La reine et les enfants royaux occupaient le palais royal, place de Meir, devant lequel patrouillaient des sentinelles et des gendarmes.

On travaillait fébrilement à mettre Anvers en parfait état de défense. On creusait des tranchées ; dans la banlieue on rasait des fermes, des maisons, des villas et on abattait de magnifiques allées afin de donner à l'artillerie un champ de tir approprié.

Tous ces préparatifs évoquaient déjà une vision de guerre autour de la métropole anversoise.

Des paysans du pays de Waes ou des confins de la Campine déménageaient leur mobilier et leur bétail. Les larmes aux yeux ils avaient assisté à la destruction de leur ferme. Les arbres chargés de fruits tombaient sous la cognée avec un craquement plaintif. D'un coup, la dynamite faisait sauter maison, écurie, grange, ou bien les flammes consumaient le tout.

Ça et là, notamment à St-Job-in-'t-Geor, à 's Gravenwezel, à Oelegem, à Schilde, à Mortsel, etc., on vit disparaître la flèche des clochers qui pointait paisiblement au-dessus de la feuillée.

Un chemin de fer circulaire reliait les forts et des locomotives haletantes et ronflantes troublaient la poésie des bois.

Et que de bois devinrent la proie du feu ! Le soir et la nuit on voyait des flammes immenses éclairer l'horizon.

Ces forts... toujours ils nous avaient semblé de petits sites romantiques, des vestiges d'une époque lointaine, qui éveillaient toutes sortes de pensées, mais jamais une idée de bataille.

Un vieux soldat tendait patiemment sa ligne dans le fossé aux eaux verdâtres, sur les bords duquel

l'herbe et les genêts croissaient à l'envi.

Et qui donc avait jamais songé à ceux qui vivaient à l'intérieur de ces abris ? La route militaire ne semblait avoir été tracée que pour de gais cyclistes, enchantés de rouler sur une route bien nivelée.

La guerre ! Cela faisait partie du domaine de l'histoire. Nul ne s'imaginait la possibilité de cette coutume barbare à notre époque.

Mais soudain ces forts sortirent de leur torpeur et quoique leurs gueules fussent encore réduites au silence, les travaux de défense primèrent tout et les beaux sites naturels, les propriétés des châtelains et des fermiers durent céder à leurs exigences.

Les arbres majestueux des drèves et des avenues gisaient par terre, laissant voir sous l'écorce la blancheur de leur bois comme des plaies saignantes. Des soldats poussaient des chariots, des caissons et de l'artillerie à travers les parcs et les parterres de fleurs. Des tranchées sillonnaient les terrains avoisinant châteaux et villas.

Anvers faisait ses derniers préparatifs pour une lutte à laquelle tout devait céder.

La patrie était en danger. Puisqu'on n'épargnait pas les vies humaines, on ne pouvait s'inquiéter du respect des propriétés. Il n'y avait plus qu'un seul intérêt en jeu : la défense du pays.

A Anvers, ainsi que partout ailleurs, la population avait été très optimiste. On entendait raconter de bonnes nouvelles. Pendant qu'on expulsait les Allemands qui n'avaient pas encore quitté la ville de leur propre initiative, — beaucoup d'Allemands avaient résidé dans la métropole — nos troupes battaient l'ennemi à Liège. Du moins on le croyait. Mais l'opinion subit une forte dépression lorsque le gouvernement vint s'établir à Anvers et que Bruxelles fut sur le point d'être occupé. Il est vrai qu'une bonne nouvelle vint ranimer momentanément les courages : les Allemands avaient essuyé une défaite près de Louvain et Bruxelles respirait à nouveau ! Mais ces bruits devaient évidemment aboutir à une amère déception.

Et cependant on ne se résignait pas sans peine à renoncer aux racontars assurant que les Allemands se rendaient pour un morceau de pain ; que les Russes marchaient sur Berlin ; que la révolution grondait ; que le Kaiser redoutait déjà la fureur de son peuple, etc.

Quand l'armée se retrancha dans l'enceinte de la ville, on commença à envisager la situation sous un jour plus sérieux, mais la confiance dans la forteresse elle-même ne fut pas ébranlée. La chute d'Anvers était impossible.

On parlait avec enthousiasme des barrages de fils de fer barbelés et de tous les travaux de défense. On se représentait des inondations aux abords de la ville. Et, puis les forts étaient là !...

Un flot considérable de visiteurs affluait à Anvers. Il en venait des Flandres, de Bruxelles, de la Wallonie : parents, sœurs, frères, fiancées des soldats, qui apportaient aux braves troupiers du linge, des vivres, des fruits, du tabac et surtout l'affection de leur cœur.

Le cœur du peuple était auprès de l'armée.

Dans les foyers qui avaient donné un défenseur à la patrie, on se disait : « Il faudrait aller à Anvers, voir notre gars ! »

On emballait les poires les plus savoureuses, le meilleur morceau de jambon, les œufs les plus frais, le linge le plus neuf. Et en route !

Les trains de Gand à la Tête de Flandre étaient bondés. Pendant de longues heures on était entassé dans des wagons étroits et torrides. Une fois arrivé à l'Escaut, c'étaient souvent des recherches interminables pour trouver le cantonnement et on courait chargé de paquets, sous un soleil de plomb, sur les routes monotones de Beveren à Cappellen, de Tamise à Lierre, de Waelhem à Wijneghem.

Des mamans amenaient de petits enfants parce que le père désirait les voir. Des scènes attendrissantes se déroulèrent à Anvers en ces journées dramatiques.

Combien on ressentait alors la puissance incomparable des liens qui nous unissent au foyer !

Retrés chez eux tous ces gens racontaient ce qu'ils avaient vu, décrivant les formidables moyens de défense d'Anvers et affirmant que jamais la ville ne serait prise.

Mais aussi, que savions-nous de la guerre et surtout de la guerre moderne ? Alors que même des hommes compétents se laissaient abuser par leur optimisme, comment les profanes auraient-ils pu être exempts de naïveté ?

Mais tout ce va-et-vient favorisait aussi la tâche des espions. Sans doute on faisait des perquisitions, on arrêtait des individus suspects, on explorait même les toits, parce que l'un ou l'autre avait remarqué une lueur mystérieuse ou entendu un ronflement insolite. Le port d'un paletot d'une nuance particulière ou d'une casquette vaguement allemande, une question ambiguë, il n'en fallait pas davantage pour être appréhendé par un garde civique, un agent de police, voire par un boy-scout et recevoir, en outre, une verte raclée de la part de quelques patriotes exaltés.

On s'est aperçu dans la suite que les espions réels arrivaient à leurs fins sans se laisser prendre, quoique de temps à autre on en capturât quelques-uns. L'un d'eux, un Allemand, fut fusillé au fort Ste-Marie. Il était chargé d'observer le littoral et de renseigner ses chefs en cas de débarquement de troupes anglaises.

C'était, il faut l'avouer, un individu d'une audace peu ordinaire. Les charges qui pesaient sur lui étaient accablantes et il avoua. Avant de mourir il écrivit à sa famille. Ce fut le pasteur protestant Domela Nieuwenhuis (de Gand) qui lui donna les derniers réconforts de la religion et qui le présenta dans ses mémoires comme un héros !

Or, cet Allemand venait trahir un peuple pacifique, dont il avait peut-être partagé jadis l'hospitalité.

Pour combattre l'espionnage, l'autorité militaire prit des mesures tendant à enrayer l'affluence extraordinaire des visiteurs dans la métropole. On exigea des passeports, et nombre de parents qui venaient rendre visite aux soldats, durent faire demi-tour à Nieuwerkerke-Waas.

Bien des personnes, ne saisissant pas le but de ces ordonnances, émettaient d'amères critiques contre ce qu'elles appelaient les procédés inhumains des autorités qui défendaient d'aller voir les soldats et de leur procurer ce dont ils avaient besoin.

Les ordres variaient souvent, de sorte qu'on ne savait jamais avec précision comment on pouvait entrer à Anvers ou en sortir.

Des habitants des villages environnants furent obligés de faire le pied de grue pendant plusieurs heures au bureau du rempart Kipdorp avant d'obtenir le cachet requis pour leur passeport.

Tout à coup on annonça : « Le cachet n'est plus nécessaire ! » La foule se rua aussitôt vers la gare centrale. Mais les gendarmes refusaient l'accès aux guichets parce que les voyageurs n'étaient pas en possession du fameux cachet.

« Il est supprimé ! » criaient le public impatienté.

« Nous avons nos ordres ! » répliquèrent les gendarmes.

Et on était renvoyé ainsi d'Hérode à Pilate. Mais les vrais espions se procuraient tous les passeports et tous les cachets imaginables, car l'Allemagne était passée maître en l'art de l'espionnage.

C'est dans ces conditions qu'Anvers se préparait à subir un siège. Mais avant que l'ennemi n'attaquât la forteresse, l'armée exécuta plusieurs sorties.

AU PAYS DE CHARLEROI

Le vendredi, 21 août, un détachement de 25 cavaliers environ pénétra dans la ville de Charleroi.

Les habitants, croyant voir les Anglais, les acclamèrent.

Mais les soldats français, les ayant reconnus, ouvrirent le feu. Là-dessus les Allemands rebroussèrent chemin, abandonnant quelques morts et blessés.

Dans l'après-midi, un « taube » survola la ville. C'étaient les signes avant-coureurs de l'approche de l'ennemi.

A 6 heures du soir, la garde civique fut licenciée.

Et pendant la nuit on vit le ciel se colorer de leurs fauves de l'incendie, que l'ennemi avait allumé à Gosselies, à Lodelinsart et à Jumet.

De forts contingents se concentraient au nord de la ville. Le samedi matin, vers 8 heures et demie, quel-

ques obus tombèrent sur la ville, principalement aux environs de la gare du Sud.

Les Allemands s'avancèrent et un engagement se produisit, mais les Français battirent en retraite après une courte résistance.

Fidèles à leurs principes, les Allemands mirent le feu à de nombreux immeubles de la rue du Grand-Central et du boulevard Audent ; 160 maisons devinrent la proie des flammes. Quoique les Français eussent quitté la ville, les Allemands continuèrent à la bombarder durant plusieurs heures.

Le rapport officiel est ainsi conçu :

« Sur le territoire de la ville de Charleroi, 160 maisons ont été incendiées, rue du Grand-Central, route de Mons et boulevard Audent, dans les plus belles artères de la ville.

L'incendie a été systématiquement organisé sous les ordres d'officiers allemands.

Des habitants de la ville et parmi eux les Drs Coton et de Ponthière, ce dernier porteur du brassard de la Croix-Rouge, ont été emmenés par les troupes et contraints de marcher devant elles.

Une quarantaine d'habitants périrent. Certains furent brûlés vifs dans leurs maisons ou asphyxiés dans les caves où ils s'étaient réfugiés. D'autres ont été abattus à coups de feu au moment où ils cherchaient à s'enfuir de leurs maisons en flammes. »

Le dimanche, — le matin de l'attaque générale, — les Allemands franchirent la Sambre au sud de Charleroi et se divisèrent en deux colonnes. L'une suivit la route de Beaumont et l'autre celle de Couillet-Philippeville.

Entre Bomerée et Gozée, dans l'Entre-Sambre-et-Meuse, les Français attaquèrent ces troupes en vue de couvrir la retraite de leurs armées et infligèrent de lourdes pertes à l'ennemi.

Un autre corps d'armée allemand, venant d'Anderlues, se dirigea vers Thuin, où il se heurta également aux Français.

Le drapeau belge flottait en haut du beffroi. Un obus ennemi endommagea la vieille tour.

D'autres troupes débouchaient de Lobbes. Les Français se replièrent, abandonnant 20 morts et 10 prisonniers. Ces derniers furent enfermés dans la vieille église romane avec quelques civils, dont l'un tomba victime de la barbarie teutonne.

La bataille s'engagea aussi du côté opposé de Charleroi.

Elle fut particulièrement violente à Aiseau. Les Allemands poussaient devant leurs troupes des civils, dont plusieurs furent fusillés. Ils achevèrent aussi des soldats français blessés.

Pendant quatre jours ils laissèrent sans sépulture les cadavres de leurs adversaires afin que les troupes qui suivaient pussent les voir. De nombreux cadavres furent détrossés. Les civils purent enfin les confier à la terre.

Ce samedi, 22 août, les Allemands arrivèrent à Monceau-sur-Sambre. L'avant-garde, composée de uhlands, fut attaquée par les Français. Une soixantaine de uhlands furent faits prisonniers et conduits à Courcelles.

De nouvelles troupes survinrent et accusèrent naturellement la population d'avoir tiré sur leurs soldats.

La conséquence ? Le rapport officiel nous édifie à ce sujet :

« Les troupes allemandes arrivèrent à Monceau-sur-Sambre, le samedi 22 août 1914, vers 9 heures du matin. Elles furent accueillies par le feu des mitrailleuses françaises établies sur le pont de la Sambre.

La commune de Monceau-sur-Sambre fut aussitôt mise à sac.

Deux cent cinquante et une maisons ont été incendiées de fond en comble ; 62 ont été saccagées. Ici, comme partout ailleurs, l'incendie a été méthodiquement organisé. Un groupe de soldats enfonçaient les portes et les fenêtres, tandis que d'autres qui les suivaient jetaient à l'intérieur des maisons des matières inflammables : pastilles, grenades, pétrole ou naphte.

D'après une évaluation sommaire faite par un architecte, la valeur des immeubles détruits et dévastés s'élève à près de 1.500.000 francs, celle des objets mobiliers, marchandises, outillages, à près de 500.000

francs, abstraction faite de la valeur des objets enlevés dans les maisons particulières.

Le général von Nürbach fit saisir, le 23 août, une somme de 7.500 francs qui se trouvait dans la caisse communale.

Huit habitants de Monceau-sur-Sambre ont été fusillés. 28 ont été massacrés au moment où ils sortaient de leurs maisons. Trente autres personnes reçurent des blessures qui devaient, par la suite, entraîner la mort. A la date du 4 novembre 1914, 70 personnes de tout âge et des deux sexes avaient péri.

Les femmes et les enfants pas plus que les vieillards n'ont été épargnés. La famille Gérard, composée du père, fonctionnaire des Chemins de fer de l'Etat, de la mère et d'un enfant âgé de huit ans, a été massacrée. La femme fut tuée à bout portant dans la cour de sa maison. Le père, tenant son fils par la main, s'était réfugié dans son jardin ; aperçus par un soldat allemand, ils furent tous deux tués à coups de fusil.

Un vieillard de soixante-dix-sept ans fut tué au moment où il sortait de sa maison incendiée. »

Et de toutes parts on entendait des récits d'atrocités commises.

Le rapport officiel signale encore entre autres choses :

« La commune de Gougnies (623 habitants), située à l'extrémité est de la province du Hainaut, a été saccagée le 23 août 1914, au moment où se livrait la bataille de la Sambre.

Aucun combat n'eut lieu à Gougnies. Les premiers passages de troupes s'étaient effectués tranquillement. Le dimanche 23 août vers le soir, prétendant que la population civile avait tiré sur leurs troupes, les Allemands mirent le feu à différents points du village. Dix-sept maisons furent incendiées, notamment une habitation dans laquelle M. Piret, conseiller provincial du Hainaut, avait établi une ambulance. Dix soldats français, soignés dans cette ambulance, y furent brûlés vifs.

M. Piret, malgré son grand âge, fut emmené et fusillé le surlendemain à Le Roux. Deux autres habitants de Gougnies, M. Thiry, âgé de quatre-vingt-trois ans, et M. Grégoire, âgé de cinquante-six ans, furent aussi fusillés. »

Il nous est impossible de relater tous les excès.

Ces atrocités se déroulèrent pendant la traversée de la Sambre. Les Allemands écumèrent de rage à cause de la résistance qu'ils rencontraient et se vengeaient lâchement sur la population, ce qui leur permettait en même temps d'appliquer leur système de terrorisation.

Les Français se retirèrent en combattant et l'Entre-Sambre-et-Meuse encourut de ce fait un châtement sévère.

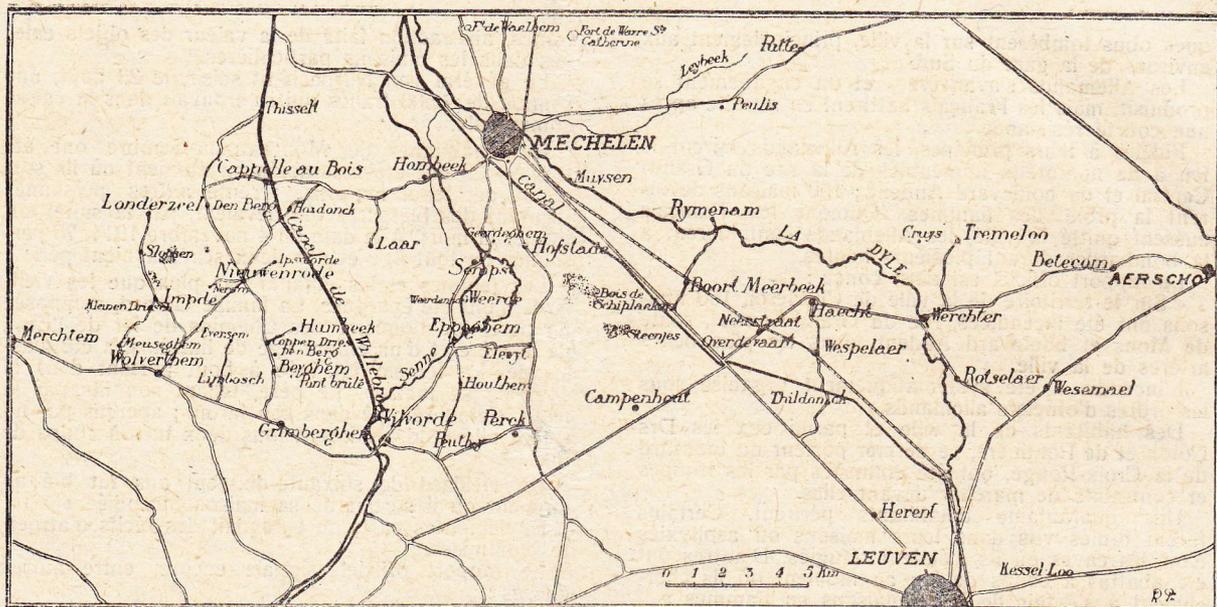
LA PREMIÈRE SORTIE D'ANVERS

Nous venons de décrire comment les Français, après avoir rétrogradé jusqu'à la Sambre, furent contraints de battre en retraite devant la supériorité numérique de l'ennemi. A un certain moment leur situation devint même critique. De leur côté les Anglais étaient exposés à de furieux assauts sur la ligne Mons-Binche.

Pour bien saisir la coopération de notre armée avec ces troupes il convient de rappeler comment nos vaillants soldats, après une lutte acharnée et très inégale, s'étaient retirés à l'intérieur du camp retranché. Tout comme nos Alliés, notre armée se vit forcée de céder du terrain, devant la supériorité numérique des troupes allemandes.

Mais, dès que notre armée se trouva dans l'enceinte fortifiée, notre haut commandement résolut de soutenir les Alliés en exécutant une sortie contre les deux corps d'armée allemands : la 3^{me} et le 9^{me} corps de réserve, placés en observation devant Anvers. La 13^{me} division de réserve et une ou deux divisions de la landwehr campaient aux environs de Liège.

L'autorité militaire belge n'avait aucun espoir de battre l'ennemi et de délivrer Anvers de ce voisinage gênant.



La première sortie d'Anvers

Tout au plus pouvait-on l'inquiéter, déjouer ses plans en le forçant à maintenir sur place des forces considérables et en l'empêchant d'envoyer des renforts aux troupes qui à ce moment poursuivaient les Français et les Anglais dans la région de la Sambre.

Nous n'avons pas encore eu l'occasion de donner des détails sur l'arrivée de ces troupes anglaises.

Elles avaient débarqué en France : à Boulogne, au Havre et à Rouen.

« Ces premières troupes, rapporte un officier qui les accompagnait, étaient animées, au départ, d'une belle ardeur. Mais elles entraient dans l'inconnu. Que savaient-elles de la guerre et de ses exigences nouvelles ? A bord les soldats écrivaient à leurs familles de longues lettres, renfermant toutes sortes de détails sur le voyage, qu'ils racontaient par le menu. Mais ils ne se doutaient pas que la brosse à encre de la censure effaçait impitoyablement toutes ces phrases et que de toute cette belle narration ne parvenaient à destination que ces mots :

« Nous sommes arrivés à bon port. Je vous salue cordialement. »

A Rouen, la population nous fit un accueil enthousiaste. Quelles acclamations et que de témoignages d'amitié ! Nos soldats trouvèrent cette réception charmante, car le soir ils disparurent en masse et ils trouvèrent leurs chefs peu aimables lorsqu'au retour on les punit pour leur escapade. Leurs mines s'allongèrent encore davantage lorsqu'il leur fut donné lecture des dispositions du code pénal militaire, notamment de celles-ci : « La désertion devant l'ennemi sera punie de mort. — « S'endormir à son poste entraîne la peine de mort. — « Le refus d'obéir aux ordres donnés, la peine de mort. »

Néanmoins ils comprenaient déjà qu'ils n'étaient plus au camp d'Aldershot, mais qu'ils allaient être aux prises avec la sombre réalité de la guerre. »

Les troupes montèrent dans leurs trains et partirent pour la Belgique.

L'officier décrit ensuite l'arrivée à Mons et les canonnements aux portes de la ville.

« Tout cela semblait encore une idylle. C'était un dimanche matin : les habitants sortaient de l'église, regardaient les Anglais occupés dans des fermes à préparer leurs repas ou à laver leur linge dans l'onde clapotante d'un ruisseau. Des jeunes filles badinaient avec de joyeux Tommies et éclataient de rire lorsqu'ils leur volaient un baiser.

Mais voici que des estafettes accouraient essouffées.

Des troupes partirent à la hâte et soudain le canon gronda. »

C'était le dimanche, 23 août, date mémorable, que nous avons déjà citée à plusieurs reprises, le dimanche de l'attaque générale allemande, de la chute de Namur et des massacres de Dinant.

Les Anglais s'étaient installés dans leurs positions. Des patrouilles de la cavalerie de Chetwode, appartenant aux corps du 12th Lancers, du 20th Hussars et des Scotsch Grey, avaient déjà été en contact avec des uhlands allemands.

Quelquefois on se rencontrait brusquement dans un village, au détour d'une rue.

Mais ce dimanche les armées se heurtèrent l'une à l'autre.

Le 1er corps d'armée britannique du maréchal Haig se trouvait entre Binche et Mons et le 2e corps d'armée, sous les ordres de Smith-Dorrien, entre Mons et Condé, le long du canal. Ils disposaient en tout de 80.000 hommes et l'ennemi arriva avec 130.000 soldats, tandis que sur l'aile droite, les Français avaient dû abandonner Charleroi.

Les Anglais se défendirent vaillamment. Les Middlesex, les Royal Irish et les Royal Fusiliers subirent de lourdes pertes en disputant chaque pouce de terrain à l'ennemi.

Vers 1 heure de l'après-midi, la bataille sembla avoir atteint son point culminant.

« Chaque canon et chaque fusil crachait du feu, comme si les forces de l'enfer avaient été déchainées », dit le major A. Corbett-Smith, l'officier précité.

Près de Binche se battaient les Munster Fusiliers, les Black Watch, les Scotch and Coldstream Guards, tous bataillons de régiments historiques.

Des avions allemands repéraient les batteries et réglèrent le tir et les Anglais durent reconnaître la puissance de l'artillerie ennemie.

Les tranchées creusées à la hâte ne présentaient que des abris insuffisants.

Les Anglais luttèrent comme des lions, mais l'armée de von Kluck était très supérieure en nombre et, à la nuit tombante, le commandant en chef, sir John French, fit sonner l'ordre de la retraite.

La nouvelle ligne de défense allait de Jenlain (lez Valenciennes) à Maubeuge en passant par Bavai.

Les blessés affluaient en grand nombre, principalement à Landrecies (France) et au Cateau.

Le corps d'armée du maréchal Haig atteignit les environs de Maubeuge et celui de Smith-Dorrien, la commune de Jehain. Ces événements se passaient le lundi 24 août.